deux amphores 50 591 monnaies de Gordien III à Dioclétien : dès 1880 L. A. MILANI publia la trouvaille et son catalogue pendant un siècle fut une des sources majeures de l'histoire numismatique du IIIe siècle. Mais dans la mesure où, d'une part, au fil des décennies, certaines lectures apparurent avoir été effectuées trop vite, et de l'autre, cet ensemble, exceptionnel par la taille, touche la partie centrale de l'Empire, par ailleurs, mal documentée, J.-B. GIARD, conservateur au Cabinet des Médailles, jugea avec raison qu'un réexamen approfondi s'imposait. À sa brillante élève, Sylviane ESTIOT, sont dus les deux premiers tomes : II, 1, Aurélien, en 1995, II, 2, Tacite et Florien en 1987. Ces contributions sont ici rappelées parce que la richesse de leurs observations renouvelait la chronologie et les attributions des années 270-276, englobant notamment la toujours très obscure « réforme » d'Aurélien, dont la compréhension commande toute l'interprétation métrologique. Rétablissant l'ordre naturel des règnes, J.-B. GIARD étudie présentement les séries initiales du dépôt, soit 11 077 exemplaires de 242 à *ca* 270, 121 pièces des empereurs gaulois ayant été ajoutées au lot.

De l'aveu même de l'auteur, il ne traite pas la section la plus intéressante du trésor, car la structure des ateliers et la séquence des émissions sont déjà bien connues jusqu'en 274 par les parallèles gaulois et breton. Hormis quelques ajustements dans la classification, de rares variantes inédites et des précisions pondérales, le bilan, sur le moment, pourrait décevoir. On doit aller au-delà d'une telle impression. D'abord cette livraison était nécessaire, car le matériel ne se « picore » pas (les deux fascicules : Probus-Dioclétien sont en préparation) ; ensuite, les dimensions de la Venèra apportent aux schémas antérieurs l'irréfutable confirmation de leurs masses quantitatives, enfin, une nouvelle preuve est donnée du caractère ingrat de l'érudition. L'étude de milliers de frappes, à la recherche méticuleuse des empreintes de coins, n'est jamais entreprise en fonction d'un résultat spectaculaire. Le numismate opère seulement, comme le prescrit Descartes, un dénombrement. Il faut redire aux latinistes l'obligation de pratiquer cette vertu aussi modeste qu'exigeante. Quand on collige des manuscrits et que cette lecture est exhaustive et personnelle, on n'agit pas autrement. La Venèra astreint à prendre au sérieux le mot de discipline.

Jean-Pierre CALLU.

Latin chrétien et médiéval.

La critica del testo mediolatino. Atti del convegno (Firenze, 6-8 dicembre 1990), a cura di Claudio LEONARDI : Spolète, Centro Italiano di studi sull'alto medioevo (Biblioteca di Medioevo latino, 5), 1994, 456 pages.

Depuis quelque vingt ans, le nombre des études philologiques et littéraires consacrées au Moyen Âge latin a crû dans des proportions impressionnantes. Il n'y a pas lieu de s'en étonner : ce champ ouvert à la recherche, lasse enfin des sentiers battus, est largement inexploré. Par rapport à leurs collègues classicistes, les médiolatinistes restent néanmoins largement dépourvus d'instruments de travail efficaces : c'est à les leur fournir que s'emploie la section florentine de la « Société internationale pour l'étude du Moyen Âge latin », animée par le zèle infatigable de Claudio LEONARDI. La revue bibliographique *Medioevo latino*, produite par ses soins, est désormais aussi nécessaire au médiéviste que l'*Année philologique* à l'antiquisant. C'est dans la collection associée à cette revue que paraissent aujourd'hui les actes d'un colloque consacré à l'application de la critique textuelle aux œuvres latines du Moyen Âge. Pour les raisons que l'on vient de suggérer, le besoin d'une réflexion sur ce genre de problème commence à se faire impérieusement sentir. Il n'est d'ail-

leurs sûrement pas accidentel que plusieurs ouvrages sur le même sujet aient paru au cours des récentes années (cf. la bibliographie donnée par LEONARDI, p. 23-25, à laquelle on pourrait encore ajouter quelques titres). C'est que, jusqu'à présent, le médiolatiniste, confronté à la masse considérable des textes mal édités, à celle, plus imposante encore, des textes inédits, devait se résigner à l'empirisme, adoptant, selon sa formation, les méthodes de la philologie classique ou celles de la philologie romane. Or, comme le rappellent plusieurs des contributions ici rassemblées, le texte latin médiéval (si tant est que le singulier soit ici de mise) pose à son éditeur moderne des problèmes tout à fait spécifiques : contrairement à ce qui se passe pour les œuvres de l'Antiquité, il est en général transmis par des copies très proches de son auteur (on connaît, à partir du XI[e] siècle, un grand nombre de manuscrits d'auteurs, voire d'autographes) et, dans la majorité des cas, assez peu diffusé ; cependant, plus fragile que le texte antique dont il n'a pas l'autorité, mais sans pour autant être affecté des mêmes « mouvances » que les œuvres transcrites dans les jeunes langues romanes, encore imparfaitement fixées dans l'écrit. C'est dire que ni la méthode lachmannienne, systématisée par Paul MAAS ou Louis HAVET, ni un bédiérisme trop servilement fidèle à son manuscrit de base ne constituent en l'espèce des démarches méthodologiques vraiment opératoires. Il s'agit donc de trouver une « troisième voie ». C'est à quoi se sont employés les savants réunis à Florence en décembre 1990.

Y sont-ils parvenus ? Pour répondre pleinement à cette question, il faudrait décrire dans le détail chacune des vingt-deux communications rassemblées par LEONARDI dans le présent volume — ce que l'on regrette de ne pas pouvoir, faute de place, faire ici, tant la science et le brio de chacun des intervenants parvient à rendre attrayante une matière à première vue austère. On se bornera donc à dégager les quelques lignes de force qui sous-tendent le projet commun des divers contributeurs. Dans la première partie de l'ouvrage, qui se place sur le plan le plus général de « la méthode » (p. 31-184), il faut d'abord faire un sort à l'article de Louis HOLTZ sur « la recherche des témoins » (p. 31-59) : avec une sûreté pédagogique proprement souveraine, le directeur de l'I. R. H. T. fournit ici un *vademecum* à mettre d'urgence entre les mains de tous les apprentis éditeurs de textes, classiques aussi bien que médiévaux. On recommandera aussi en priorité la lecture du long article de Giovanni ORLANDI (« Pluralità di redazioni e testo critico », p. 79-115), sans doute le médiéviste qui, aujourd'hui, développe la réflexion la plus profonde sur la critique textuelle : se situant au stade de l'*examinatio*, il y montre, nombreux exemples précis à l'appui, que l'existence d'une ou de plusieurs versions « autorisées » (ou jugées telles) d'un texte, loin de simplifier le problème critique, l'embrouille au contraire considérablement pour diverses raisons, très finement analysées, qui tiennent aux conditions mêmes (idéologiques et culturelles autant que matérielles) de la production littéraire — il rejoint ainsi, de façon à nos yeux significative, les préoccupations de la « critique génétique » appliquée aux textes modernes. Un peu moins novatrices, mais bien utiles, sont encore les communications d'Enzo CECCHINI (p. 127-145), qui montre comment, face aux productions d'une époque aussi attachée à la mémoire et à la tradition que l'est le Moyen Âge, l'identification des intertextes dissimulés contribue puissamment à la restauration des passages corrompus, et de Peter Christian JACOBSEN (p. 147-171) qui fait apparaître qu'avant de corriger, ou pour corriger, les textes poétiques en fonction de critères métriques, il faut prendre en compte le type de connaissance (qui n'est pas la nôtre) que leurs auteurs avaient des phénomènes prosodiques. Au total, comme le suggère le plan implicite de cette première partie (*recensio, examinatio, emendatio*), une sorte de consensus semble s'établir en faveur d'un lachmannisme tempéré, tel qu'il a été revu et corrigé par Gianfranco CONTINI (cf. par ex. MENESTÒ, p. 61-77).

La fermeté des principes théoriques jusqu'alors énoncés se voit quelque peu nuancée par la suite de l'ouvrage, sur laquelle on nous pardonnera de passer plus vite, non qu'elle manque d'intérêt, mais en tant qu'elle fait preuve d'une originalité un peu moindre, destinée comme elle l'est à établir des bilans plutôt qu'à formuler des propositions. Passant du général au particulier, la deuxième partie de l'ouvrage s'intéresse en effet aux « genres littéraires » (p. 185-298) : sont ici successivement examinés les problèmes spécifiques posés par l'édition des textes grammaticaux (POLARA, p. 187-201), des glossaires (CREMASCOLI, p. 203-214), de la poésie (SCHMIDT, p. 215-224), du théâtre (BERTINI, p. 225-238), des textes hagiographiques (LAPIDGE, p. 241-258), liturgiques (SCHNEIDER, p. 259-276) et philosophico-théologiques (DEL PUNTA, p. 277-298). Or, il ressort de ces études, conduites par les meilleurs spécialistes, qu'une application des règles de l'ecdotique qui serait purement mécanique ne peut mener à aucun résultat satisfaisant : face à des traditions archi-contaminées (SCHMIDT), strictement déterminées par les méthodes de production des textes (DEL PUNTA) et par l'usage que l'on entendait en faire (POLARA, LAPIDGE), l'ambition d'établir un stemma relève le plus souvent de la pure utopie. C'est vers la même décevante conclusion que les huit *case studies* constituant la troisième partie de l'ouvrage (p. 301-430) et consacrées à des œuvres qui vont du *De orthographia* d'Alcuin à l'*Africa* de Pétrarque, en passant par le *Waltharius* et la *Légende dorée*, semblent orienter le lecteur. En somme, chaque œuvre, de par sa nature même, définirait un protocole particulier d'approche critique.

Faut-il donc se résoudre à renoncer à toute doctrine ? Nous ne pensons pas que telle soit la leçon à tirer du bel ensemble d'études réunis dans le présent volume. Celui-ci nous paraît au contraire définir, de façon plus ou moins implicite, mais avec prudence et sagacité, les éléments d'une démarche à la fois souple et rigoureuse : l'application toujours nécessaire de la méthode des « fautes communes » doit être complétée, tempérée, voire corrigée par l'analyse fine des témoins transmettant le texte — les milieux et circonstances de leur production, les attentes, souvent dénotées par leur organisation matérielle, auxquelles ils étaient destinés à répondre : en somme, ce sont les ressources de la codicologie et de l'histoire culturelle qu'il est indispensable de convoquer alors. Entreprise exigeante, assurément ! Mais, pour qui consent à en faire les frais, l'ecdotique, d'algèbre froide et abstraite, se transmue en découverte passionnante d'œuvres vivantes, si l'on veut bien admettre avec nous — sans tomber pour autant dans les excès de certaine « nouvelle philologie » en vogue Outre-Atlantique — que le texte littéraire ne se réduit pas à sa condition d'objet archéologique patiemment reconstitué, mais se définit comme lieu d'interactions entre un écrivain et ses lecteurs passés et présents. C'est cet enthousiasme de la découverte que nous font partager LEONARDI et tous ses collaborateurs. Sans doute ne trouvera-t-on pas dans *La critica del testo mediolatino* de théorie aussi rigoureusement formulée que celles de MAAS, BÉDIER ou QUENTIN. Mais, à des questions précises (édition des autographes, typologie des manuscrits philosophiques, critique formelle des textes poétiques), bien des réponses techniques sont déjà apportées. En outre, les risques de méthodologies trop hasardeuses ou trop rigides sont clairement indiqués aux débutants. Pour ces raisons, le présent ouvrage marque incontestablement une date dans l'histoire de la jeune science qu'est la philologie médiolatine.

Jean-Yves TILLIETTE.

Françoise GASPARRI, *Introduction à l'histoire de l'écriture* : Turnhout, Brepols, 1994, 240 pages, dont 70 de planches.

Le but de cet ouvrage se veut modeste, dans la mesure où il n'est pas destiné, dans l'esprit de son auteur, à des spécialistes, mais aux « honnêtes gens » amenés à s'intéresser aux textes et écritures du passé. Passé européen s'entend : si le titre est très général, et si le premier chapitre offre une brève mise au point sur la « naissance de l'écriture latine » dans le contexte global du bassin méditerranéen, l'objet propre de l'œuvre est d'emblée défini comme l'histoire de l'écriture en caractères latins au Moyen Âge, quelle que soit, au demeurant, la langue de rédaction des documents — même si le latin est naturellement privilégié, puisque la période considérée s'étend du V^e^ au XV^e^ siècle. Dans son Avant-propos, l'auteur déclare ne pas avoir voulu écrire un manuel de paléographie supplémentaire (et de fait, ce livre ne saurait remplacer les ouvrages classiques de BISCHOFF ou de STIENNON) : refusant de scinder artificiellement les diverses branches de l'histoire et de la technique de l'écriture, autant que de traiter de façon froidement « scientifique » un phénomène qui renvoie à tout un contexte social et culturel, elle ne prétend donner que quelques repères, en nous invitant à ne pas oublier que « le document écrit (...) conservé n'est qu'un accident de l'histoire » (p. 7). L'Introduction plaide donc pour une définition élargie de la paléographie — surtout en France, et F. GASPARRI y reviendra à l'occasion (p. 97) — comme connaissance globale des écritures anciennes; aux classements de Dom MABILLON fixés et figés par Doms TASSIN et TOUSTAIN, définisseurs d'inutiles frontières à ses yeux, elle préfère les vues de MAFFEI, longuement cité — en italien et sans traduction, comme plus loin d'autres auteurs dans le chapitre IX —, sur la continuité de l'évolution de l'écriture latine sous ses trois formes, majuscule, minuscule et cursive : ainsi la paléographie apparaît-elle mieux comme « une science fondamentale de l'histoire », et l'écriture comme l'expression d'un travail à la fois intellectuel et manuel dans une société et une culture données.

C'est pourquoi l'essentiel de l'ouvrage (qui se conclut par deux brefs chapitres sur les « abréviations » et les « supports et instruments pour écrire ») est encadré par deux mises au point sur « l'école » (de l'Antiquité au XII^e^ siècle) et sur « enseignement et pratique de l'écriture aux XIII^e^-XV^e^ siècles », entre lesquelles l'auteur suit un plan chronologique aussi inévitable que clair, dans les grandes lignes comme dans le détail : facteurs de continuité et — plus rarement — points de rupture y apparaissent nettement. Les travaux de J. MALLON sont mis à contribution, et le rapport est judicieux entre le texte scientifique, l'illustration du tracé des lettres dans ses variations géographiques et temporelles, et les planches reproduisant chartes et manuscrits. On déplorera seulement, à cet égard, qu'un fond trop sombre ait rendu illisible ou presque la planche 12 (p. 180), et que le texte d'aucune de ces planches, la plupart du temps latin, n'ait été transcrit en appendice, même s'il ne s'agit pas, encore une fois, d'un manuel de paléographie. Au demeurant, quand l'auteur souligne la charge symbolique des écritures anciennes, insiste sur l'importance de leur enseignement et de leur pratique dans leur histoire, refuse de rechercher « l'acte de naissance » de telle ou telle d'entre elles, rappelle le rôle d'écriture « à tout faire » de la minuscule caroline, l'influence de la politique sur l'écriture, ou donne des conseils de prudence et d'empirisme pour la datation de certains documents, il est difficile de ne pas la suivre.

Médiéviste, F. GASPARRI est naturellement plus à son aise dans le Moyen Âge que dans l'Antiquité, même tardive. Au début du ch. III, sur « l'écriture latine dans l'Antiquité », elle propose une chronologie sommaire de l'histoire romaine qui semble faire de 476 la date d'une rupture brutale, entérinant ainsi une vision des choses

regrettablement répandue dans le public visé ; elle fait commencer l'Empire en 29 av. J.-C. et régner « la dynastie des Césars » jusqu'en 96, réunissant sous ce nom (sous l'influence de Suétone, qui pourtant ne désigne par là que les empereurs en général ?) Julio-Claudiens et Flaviens, tandis que les Sévères s'éteignent censément en 217 avec Caracalla ; plus loin (p. 60), Valentinien III, placé en 367, est manifestement confondu avec le premier du nom, et à la p. 32 l'arrivée des Lombards en Italie (568) est située au VII[e] siècle. Dans le chapitre sur l'école, les références destinées à éclairer l'œuvre et la pensée des grands auteurs tardifs auraient pu ne pas se limiter aux articles du *Dictionnaire de Spiritualité*, mais prendre en compte des travaux plus spécifiques, comme la thèse de J. FONTAINE sur Isidore de Séville ; des renvois à des ouvrages de synthèse comme ceux de P. RICHÉ ou de M. BANNIARD, ou encore à la belle étude de Dom J. LECLERCQ sur *L'amour des lettres et le désir de Dieu*, eussent été les bienvenus. La Bibliographie, du reste, où l'auteur se cite assez largement elle-même, ignore les recherches de M. BANNIARD par exemple, ou ne mentionne pas les rééditions en « poche », intéressantes pour un public de non-spécialistes, d'ouvrages classiques de H.-I. MARROU ou de P. RICHÉ, pour s'en tenir aux questions d'éducation et de culture.

Mais c'est surtout par l'abondance des coquilles que la lecture de ce livre peut agacer. Oubli de la marque du pluriel, de la majuscule en début de phrase ou de nom propre (« yougoslavie » p. 20, « sens » p. 92), des accents circonflexes, absence dans « exarcat » d'un h abusivement présent dans « Tuschie » (p. 71), lettres déplacées (on trouve systématiquement la graphie « réthorique », on lit « dyptique » et « polyptique » p. 148, « livres sybillins » p. 18, « cahotique » p. 49...) ou inadéquates (« fermata » pour « formata » p. 127 sq.), parenthèses ouvertes et non refermées... Rares sont certes les ouvrages qui échappent aux fautes typographiques : confusion de l'apostrophe et de la virgule p. 141, signe grec illisible p. 137, « la papier » p. 134, « aussurée » pour « assurée » p. 131, « préconsiées » pour « préconisées » p. 129... Mais il est plus gênant d'écrire « les *modus* » p. 117, ou de parler des « auteurs du III[e] siècle, tel Conrad de Mure » p. 116. Signalons encore telle expression ambiguë en français (« petits maîtres », p. 114 sq.), telle phrase trop longue pour rester claire (au début de la p. 64, à la fin des p. 83, 134...), et l'on comprendra que l'ordinateur, souvent critiqué — à juste titre — par l'auteur, bien qu'il ait manifestement présidé à la réalisation matérielle de ce livre, sera cependant utile pour rectifier à moindre frais ces coquilles parfois irritantes, si cet ouvrage, au demeurant fort intéressant pour le public potentiel qu'il vise, doit devenir une référence et connaître des rééditions.

Vincent ZARINI.

Keith SIDWELL, *Reading Medieval Latin* : Cambridge, Cambridge University Press, 1995, XVIII-398 pages.

Anthologie commentée de textes médiolatins, répartis en quatre sections. La première, qui est aussi la plus brève, ouvre symboliquement sur un chapitre de la Règle de saint Benoît ; sous le titre : « The foundations of Christian Latin », elle cherche à donner une vision globale de l'héritage biblique, liturgique et patristique. Les trois autres parties sont consacrées respectivement à la littérature des V[e]-X[e], XI[e] et XII[e] siècles. Chacun des extraits reproduits (au nombre d'environ 80) est précédé d'une introduction historique et accompagné de notes explicatives. Deux annexes (« Grammar », « Orthography ») répertorient — sans viser à en élucider l'origine — les divergences entre les faits de langue médiévaux et les normes du latin classique. Enfin, un lexique rassemble les graphies, les sens ou les néologismes

du Moyen Âge, et dispense en principe le lecteur d'avoir à recourir à un dictionnaire spécialisé. L'auteur avait déjà cosigné (avec P. V. JONES) un manuel de latin antique intitulé *Reading Latin* (Cambridge University Press, 1986). Le présent recueil y renvoie régulièrement et suppose donc une certaine connaissance des règles de la morphologie et de la syntaxe ; il est destiné à des étudiants déjà formés en latin classique, qui désirent s'initier, de façon pratique, à la littérature médiolatine antérieure à 1200.

Le choix des textes est excellent et renouvelé par rapport aux anthologies déjà existantes. L'auteur avait clairement pour objectif d'offrir aussi, grâce aux introductions liminaires, un aperçu relativement complet sur les changements culturels et les faits majeurs des V^e^-XII^e^ siècles (renaissance carolingienne et ottonienne, querelle des investitures, croisades, etc.). Le poids des événements et des auteurs insulaires est plus grand qu'il n'aurait été dans une publication continentale, mais sans être démesuré ; le nombre élevé des emprunts à des femmes-écrivains (d'Égérie à Hildegarde de Bingen) révèle une influence discrète de courants de pensée contemporains. La sélection retenue est un peu moins satisfaisante, si l'on se place du point de vue des genres et styles médiévaux : l'hagiographie est sous-représentée ; le style synonymique, les modes du *prosimetrum* ou de la prose rimée sont passés sous silence ; il manque surtout un chapitre sur les textes et les programmes scolaires du VIII^e^ au XII^e^ siècle (*Ecloga Theoduli, accessus ad auctores, artes lectoriae*, etc.), essentiels pour comprendre l'évolution du latin médiéval. Mais il était impossible à K. SIDWELL d'être exhaustif. Actuellement, cette anthologie est déjà sans doute la plus riche et la meilleure introduction pratique au domaine médiolatin.

François DOLBEAU.

J. HARMATTA-I. BORONKAI, *Lexicon latinitatis medii aevi Hungariae. A Magyarországi Középkori Latinság Szótára* I A-B : Budapest, Akadémiai Kiadó, 1987-1989, LVIII-364 pages. II C, 1991, VIII-461 pages.

Le remplacement du *Glossarium mediae latinitatis* de DU CANGE, entrepris sous les auspices de l'Union Académique Internationale, repose sur le travail de comités nationaux chargés de dépouiller les textes latins médiévaux issus de leurs aires géographiques respectives, en vue de rédiger des lexiques particuliers, étape préalable à la constitution d'un dictionnaire de la latinité médiévale prise dans son ensemble. D'ores et déjà plusieurs pays d'Europe en sont arrivés au stade de l'édition. À son tour l'Académie des Sciences de Hongrie entreprend la publication de son *Lexicon*. Deux volumes de trois fascicules chacun ont déjà paru, rythme prometteur pour une entreprise prévue en huit volumes. Les sources consistent en quatre types de documents : lettres, décrets, sources narratives, glossaires. Les limites chronologiques retenues vont de 1000 (en fait le premier texte latin connu est de 1002) à 1256, date de la bataille de Mohács, qui marque le déclin de la langue latine en Hongrie. Les textes importants qu'on relève dans l'*Index operum* (avec 4 p. de compléments au t. 2), vont des *Decreta* de saint Étienne (1010-1077) aux écrits de Ianus Pannonius (János Csezmicei *c.* 1456-1457), en passant par le traducteur Cerbanus (1131-1150), le théologien Gérard de Czanad (1046), le chroniqueur Simon Kéza (*c.* 1282-1285), le prédicateur Pelbart de Temesvár (fin du XV^e^ s.). Avant que ne commence cette publication, les spécialistes connaissaient la richesse de la documentation du dictionnaire hongrois, puisque, grâce à la générosité de ses responsables, les volumes parus du *Novum Glossarium mediae latinitatis* rédigé à Paris ont pu en tenir compte. Les articles sont présentés avec beaucoup de clarté. Le lemme est donné avec son orthographe classique, éventuellement avec la mention

des formes diverses. Le sens est donné en latin et en hongrois, avec un plan indiquant les significations secondaires. La construction grammaticale est indiquée seulement en latin. Les exemples, accompagnés de leurs références, viennent ensuite, classés selon le plan initial. Enfin, indication statistique utile, le nombre total des fiches qui existent pour un mot donné est précisé entre [ ]. La consultation de ces articles fait apparaître que le latin de Hongrie, au-delà de quelques particularités et néologismes, manifeste plus de classicisme que de traits régionalistes, fournissant ainsi une nouvelle preuve de l'unité profonde de la latinité médiévale. Aucune bibliothèque d'études latines ne pourra donc se passer de cet ouvrage dont l'excellente qualité fait oublier que sa mise en œuvre eut maints obstacles à surmonter, comme le rappelle la préface rédigée en latin.

Michel LEMOINE.

Joan BOFILL I SOLIGUER, *La problematica del tractat de institutione musica de Boeci*. Universitat de Barcelona, Publicacions, 1993. 116 pages.

On sait que l'auteur de la *Consolation de la Philosophie*, son œuvre la plus connue de nos jours, a écrit quatre traités sur les arts libéraux du *quadrivium*, dont le *De institutione musica*. L'intérêt de cet ouvrage est de recueillir le legs du savoir grec, qui connaîtra une grande diffusion pendant la période carolingienne et post-carolingienne. Le traité s'inscrit dans le vaste dessein de Boèce, qu'il n'a pu mener à son terme, à savoir la transmission de toute la philosophie de Platon et d'Aristote.

Avec cette étude, Joan BOFILL veut jeter les bases pour une investigation ultérieure de la double référence boécienne au passé et au futur. Après des considérations générales et une esquisse du contenu des cinq livres qui forment le traité, il en vient rapidement aux différents aspects de la problématique musicale de Boèce, qu'il divise en problématique générale et en problématique technique. Pour Boèce, la musique a deux faces : d'un côté, c'est une science mathématique, de l'autre, il y a une correspondance entre la musique et le caractère de l'homme.

On trouvera en appendice l'explication de quelques termes techniques du *De institutione musica*, ainsi qu'une utile bibliographie critique.

L'ouvrage de J. BOFILL n'est pas d'une lecture aisée pour des non spécialistes, mais on appréciera l'érudition d'un auteur capable de traiter scientifiquement d'une œuvre scientifique de l'antiquité. Ce savant petit volume contribue à nous rappeler que le *divus Boethius*, qui considère les sciences comme une approche de la vérité abstraite, a été l'éducateur du Moyen Âge.

Andrée THILL.

Vivien LAW, *Wisdom, Authority and Grammar in the Seventh Century. Decoding Virgilius Maro Grammaticus*, Cambridge University Press, 1995, 170 pages.

Comme le suggère le titre même du livre, il s'agit de bâtir une hypothèse explicative de la pensée du grammairien Virgilius Maro autant que de la grammaire de l'école irlandaise au VIII[e] siècle. Sagesse et savoir rivalisent entre eux sans que l'on puisse vraiment établir leur fondement et leur visée réels. Certes Virgilius Maro s'inscrit dans la lignée de Donat, tant il est vrai que les *Epitomae* continuent l'*Ars Maior* et les *Epistulae* l'*Ars Minor*. Mais le problème vient d'une dramatisation de la grammaire, qui si elle n'est pas étrangère à une certaine tradition grammaticale latine, voire à une finalité philosophique et morale, n'est pas sans poser un grave problème de 'décodage'. Celui-ci se complique encore d'une pratique de l'allégo-

rie et des *excursus*, tandis que sont conjointement insérées des références bibliques.

Aussi, comme le montre le premier chapitre de l'ouvrage, s'agit-il d'une grammaire qui n'est ni descriptive, ni normative, pas plus qu'elle n'est un commentaire. Peut-être faut-il alors y voir un jeu d'esprit et une pensée paradoxale. Le ton ironique de la réflexion consacrée à *ego* favorise cette interprétation. Pourtant l'analyse linguistique, fondée notamment sur des changements motivés du sens et sur des différenciations synonymiques justifiées (telle l'opposition : *oratio*, unité de sens plein, et *sententia*, unité pragmatique et rhétorique), confère au texte un aspect sérieux. Aussi dans un second chapitre V. LAW propose-t-elle une seconde lecture de l'ouvrage qui serait un recueil de Sagesse. Proverbes, préceptes, prophéties, concepts chrétiens, philosophie de la condition humaine, schéma néoplatonicien de l'homme (*spiritus, ratio* et/ou *mens*), voire ésotérisme sont autant de données qui sont analysées avec soin. Mieux encore : le chapitre III présente les quatre clefs du savoir (lecture industrieuse, questionnement assidu, mépris de la richesse, respect du maître) comme une forme de florilège irlandais. On comprend ainsi que le chapitre IV insiste sur la grande diversité de cette *sapientia*, supérieure à *scientia*, et mêlant partiellement les disciplines du *trivium* et du *quadrivium* pour former les sept arts de la philosophie. Au total le chapitre V et la conclusion insistent sur l'hermétisme d'un ouvrage quasi initiatique dont le nom même de l'auteur, Virgilius Maro, pourrait avoir une valeur symbolique. Deux appendices (*Epistola*, II, 14-93 : the vocative of *ego*; *Epitome* XV : the catalogue of grammarians) ainsi qu'une solide bibliographie achèvent ce livre documenté et argumenté.

Jacqueline DANGEL.

Christopher BASWELL, *Virgil in Medieval England. Figuring the Aeneid from the twelfth century to Chaucer*: Cambridge Univ. Press, 1995, 438 pages.

Ce volumineux et luxueux ouvrage s'adresse tout spécialement aux médiévistes mais remonte jusqu'aux commentaires exégétiques de basse antiquité (Servius, Macrobe, Fulgence principalement) qui ont servi de point de départ aux diverses interprétations littérales, historiques, géographiques et surtout allégoriques du haut Moyen Âge (Bernard Silvestris) sans dépasser le XIV[e] siècle sur l'*Énéide*.

De ces 438 pages, une très grande partie est consacrée à la liste détaillée des manuscrits copiés et possédés en Grande-Bretagne durant le Moyen Âge (Appendices 1 et 2), puis aux gloses de Boèce sur *Én.*, 6, 719 figurant sur l'un d'eux (App. 3) et à une Introduction à l'*Énéide* par Anselme de Laon. Le texte en fait se limite à 284 pages dans lesquelles M. BASWELL s'est scrupuleusement efforcé de mettre en évidence, à partir des commentaires ou notes marginales de 3 manuscrits représentatifs, les grandes orientations parfois mêlées entre elles et diversement influencées qui se dégagent de l'exégèse virgilienne ci-dessus signalées. En suivant aussi les diverses stratifications des commentaires au cours des deux siècles suivants, l'auteur, s'appuyant sur l'étude codicologique, nous montre comment Virgile fut lu et compris.

La présence de Virgile dans le Moyen Âge anglais se manifeste aussi en langue vernaculaire; deux chapitres traitent longuement du *Roman d'Énéas*, et des adaptations de CHAUCER (la matière « troyenne » dans *The house of Women*).

Cet ouvrage prolonge et enrichit du domaine anglais les brillantes recherches autrefois menées par FUNAIOLI et P. COURCELLE sur les exégèses antiques et les miniatures des manuscrits de Virgile; il intéressera plus généralement tous ceux

qui portent intérêt à la survie du poète latin et au destin hors pair de son œuvre dans la culture européenne et chrétienne.

Roger LESUEUR.

Francine MORA-LEBRUN, *L'« Énéide » médiévale : la naissance du roman* : Paris, P. U. F., 1994, 254 pages, 149 F.

M^me^ MORA-LEBRUN avait soutenu, en 1992, une importante thèse de doctorat d'État qui avait pour titre *Lire, écouter et récrire l'« Énéide »*, et pour sous-titre *Réceptions de l'épopée virgilienne du IX^e^ au XII^e^ siècle*. C'est, sous une forme abrégée, la seconde partie de ce travail, celle qui concerne le XII^e^ siècle, qu'elle a choisi de publier dans la collection « Perspectives littéraires », dirigée par Michel ZINK. L'ouvrage ainsi conçu se divise en trois parties. Dans la première (après une introduction consacrée aux problèmes de la « réception » des œuvres antiques au Moyen Âge), l'auteur étudie successivement le *De moribus et actis primorum Normanniae ducum* de Dudon de Saint-Quentin, premier historien des Normands; les œuvres des divers historiens de Guillaume le Conquérant; l'*Historia regum Britanniae* de Geoffroy de Monmouth; enfin le *Policraticus* de Jean de Salisbury : dans les deux premiers de ces quatre chapitres, on voit comment les Troyens, assimilés aux Danois en tant que *Danaei*, ont pu être considérés comme les ancêtres mythiques des Normands, et comment s'est en quelque sorte dédoublée la figure d'Énée, qui revit pour ainsi dire en deux personnages antithétiques, Hasting le malfaisant et Rollon le fondateur, avant de se réincarner en Guillaume le Conquérant, pour qui l'Angleterre est ce qu'avait été l'Italie pour Énée — la terre promise; mais avec Geoffroy de Monmouth on voit émerger un nouveau mythe des origines, qui fait des Troyens les ancêtres non plus des Normands, mais des Bretons, par l'intermédiaire de Brutus, donné pour le petit-fils d'Ascagne, et lui aussi héros double et fondamentalement ambigu, qui réunit en lui la face d'ombre et la face de lumière d'Énée; quant à Jean de Salisbury, qui s'efforce de définir les principes du gouvernement idéal, il esquisse une lecture allégorique du poème virgilien, qui lui permet de voir en Énée un héros dont la *pietas* n'est pas donnée une fois pour toutes, mais peu à peu conquise en un processus évolutif, réalisé avec l'aide de Dieu.

Cette lecture allégorique révèle, montre l'auteur, une influence qui est celle de l'« école de Chartres », et c'est précisément à cette école, rivale de celle de Paris, qu'est consacrée la deuxième partie de l'ouvrage. On y voit fleurir, dans la lignée de Macrobe et de Martianus Capella, l'exégèse dite *ad integumentum*, qui consiste à rechercher la vérité dissimulée sous le voile du mythe, comme l'avaient fait non seulement les derniers païens, soucieux de sauver ainsi leur mythologie, mais aussi bien des exégètes chrétiens de la Bible, à commencer par Ambroise et Augustin. Et l'on voit aussi, dans cette perspective, l'*Énéide* devenir un surprenant doublet du *Timée* platonicien; les errances d'Énée, le périple rédempteur d'une âme coupable; et la Sibylle l'équivalent de ce qu'est la Philosophie dans la *Consolatio* de Boèce. On retrouve ici les principaux thèmes qui structuraient déjà les lectures anglo-normandes de l'épopée latine, mais ils sont en quelque sorte réinterprétés à la lumière d'une métaphysique néo-platonicienne, celle-là même qui avait jadis permis à Augustin de lire enfin les Écritures : Énée n'est plus seulement, comme chez Jean de Salisbury, un héros fondateur à qui ses épreuves permettent de racheter une faute initiale; il devient une figure de l'âme humaine, dont la faute consiste à s'être incarnée et qui parvient à rejoindre son Créateur et à retourner, par une véritable anabase, au lieu d'où elle est tombée. Qu'en eût pensé Virgile ? Peu importe, bien entendu : il ne s'agit pas ici de philologie, mais d'une réception créatrice qui, en arrachant le texte à la matérialité des mots, actualise pour ainsi dire son existence.

Restait alors à étudier, en une troisième partie, cette « mise en roman » de l'*Énéide* qu'est le *Roman d'Éneas*, où l'auteur propose de voir « le libre aboutissement d'une tradition exégétique ». Nous sortons ici, bien sûr, de la littérature néo-latine qui constituait la matière des deux premières parties, puisque la « mise en roman », c'est d'abord, au sens étymologique, la réécriture (ou la « glose », dit P. ZUMTHOR) en langue vulgaire, romane en l'occurrence, d'une œuvre de langue latine. Mais cette glose, montre M^me^ MORA-LEBRUN de façon pleinement originale, prend appui sur les lectures antérieures du poème virgilien, et à leur suite fait du prince troyen un héros fondamentalement ambivalent, un personnage complexe, en lutte avec lui-même, et à ce titre essentiellement « problématique » : l'auteur reprend ici, à juste titre nous semble-t-il, une épithète chère à Georg LUKACS qui, comme on sait, fait de ce caractère problématique le signe distinctif du véritable personnage romanesque. On passe donc ici non seulement du latin au roman (à la langue romane), mais de l'épique au romanesque, ce qui se traduit aussi par l'importance attachée au personnage de Didon, présentée comme la tentatrice par excellence, celle qui risque de « perdre » Énée comme Hélène avait « perdu » Pâris. La question qu'il aurait peut-être fallu poser ici est celle de savoir si cet infléchissement romanesque de la trame épique n'avait pas commencé avec Virgile lui-même, au chant IV de l'*Énéide*. Reste que cette relecture originale de l'épopée latine devait exercer une influence certaine sur l'imaginaire des premiers auteurs de romans, au premier rang desquels Chrétien de Troyes, comme le souligne l'auteur dans son chapitre de conclusion.

On le voit, ce livre dense et bien construit constitue une belle contribution à l'étude de ce que Gérard GENETTE appelle la littérature « palimpsestique », et aussi de ce que je nomme volontiers l'« Antiquité rémanente ». Il en ressort que les penseurs et écrivains du Moyen Âge ont, si l'on adopte notre point de vue de philologues modernes, bien souvent mal compris, voire carrément trahi Virgile ; mais ces incompréhensions et trahisons ont été remarquablement fécondes, et constituent de ce fait le plus bel hommage que l'on puisse rendre à l'œuvre virgilienne. Nous-même avons eu l'occasion d'en donner bien d'autres exemples dans l'ouvrage sur *Énée et Didon : naissance, fonctionnement et survie d'un mythe*, que nous avons dirigé et qui est paru en 1990 aux éditions du C. N. R. S. : nous permettra-t-on, *in fine*, de suggérer à l'auteur de l'ajouter, p. 248, à sa bibliographie par ailleurs bien informée ?

René MARTIN.

Latin de la Renaissance à nos jours.

René HOVEN, *Lexique de la Prose Latine de la Renaissance* : Leiden, Brill, 1994, XXXII-427 pages.

Le dictionnaire de la prose néo-latine de la Renaissance, soigneusement confectionné par R. HOVEN, fournit aux spécialistes du latin humaniste leur premier outil spécifique, dont ils auront déjà, sans nul doute, salué la parution avec satisfaction. Ce lexique a été conçu, ainsi que l'indique la modeste introduction de l'auteur, comme un supplément à l'irremplaçable « GAFFIOT », toujours indispensable aux latinistes antiquisants comme aux « néo-latinistes ». En outre, en raison de l'ampleur de la tâche, R. HOVEN s'est limité aux œuvres en prose, laisant à d'autres chercheurs le soin d'étudier le vocabulaire poétique et les problèmes particuliers qu'il pose. Le lexique proposé a été confectionné à partir de 150 prosateurs, de Pétrarque à Juste Lipse, dont les textes relèvent de genres différents (œuvres épistolaires, pédagogiques, historiques, juridiques, philosophiques, théologiques et même